

Le dernier amour du prince Genghi

Lorsque Genghi le Resplendissant, le plus grand séducteur qui ait jamais étonné l'Asie, eut atteint sa cinquantième année, il s'aperçut qu'il fallait commencer à mourir. Sa seconde femme, Mourasaki, la princesse Violette, qu'il avait tant aimée à travers tant d'infidélités contradictoires, l'avait précédé dans un de ces Paradis où vont les morts qui ont acquis quelque mérite au cours de cette vie changeante et difficile, et Genghi se tourmentait de ne pouvoir se rappeler exactement son sourire, ou encore la grimace qu'elle faisait avant de pleurer. Sa troisième épouse, la Princesse-du-Palais-de-l'Ouest, l'avait trompé avec un jeune parent, comme il avait trompé son père aux jours de sa jeunesse avec une impératrice adolescente. La même pièce recommençait sur le théâtre du monde, mais il savait cette fois que ne lui serait plus réservé que le rôle de vieillard, et à ce personnage il préférait celui de fantôme. C'est pourquoi il distribua ses biens, pensionna ses serviteurs et s'apprêta à aller finir ses jours dans un ermitage qu'il avait pris soin de faire construire au flanc de la montagne. Il traversa une dernière fois la ville, suivi seulement de deux ou trois compagnons dévoués qui ne se résignaient pas à prendre congé en lui de leur propre jeunesse. Malgré l'heure matinale, des femmes pressaient leur visage contre les fines lattes des persiennes. Elles chuchotaient à haute voix que Genghi était encore très beau, ce qui prouva une fois de plus au prince qu'il était grand temps de partir.

On mit trois jours à atteindre l'ermitage situé en pleine sauvagerie champêtre. La maisonnette s'élevait au pied d'un érable centenaire ; comme c'était l'automne, les feuilles de ce bel arbre recouvraient son toit de chaume d'une toiture d'or. La vie dans cette solitude s'avéra plus

simple et plus rude encore qu'elle ne l'avait été au cours du long exil à l'étranger subi par Genghi durant sa jeunesse orageuse, et cet homme raffiné put enfin goûter tout son saoul au luxe suprême qui consiste à se passer de tout. Bientôt, les premiers froids s'annoncèrent ; les flancs de la montagne se recouvrirent de neige comme des amples plis de ces vêtements ouatés qu'on porte en hiver, et le brouillard étouffa le soleil. De l'aube au crépuscule, à la maigre lueur d'un brasero avare, Genghi lisait les Écritures et trouvait à ces versets austères une saveur qui manquait désormais pour lui aux plus pathétiques vers d'amour. Mais il s'aperçut bientôt que sa vue faiblissait, comme si toutes les larmes qu'il avait versées sur ses fragiles amantes lui avaient brûlé les yeux, et il lui fallut se rendre compte que les ténèbres pour lui commencent avant la mort. De temps à autre, un courrier transi arrivait de la capitale, clopinant sur ses pieds gonflés de fatigue et d'engelures, et lui présentait respectueusement des messages de parents ou d'amis qui désiraient lui rendre encore une fois visite dans ce monde, avant les rencontres infinies et incertaines de l'autre vie. Mais Genghi craignait de ne plus inspirer à ses hôtes que de la pitié ou du respect, deux sentiments dont il avait horreur, et auxquels il préférait l'oubli. Il secouait tristement la tête, et ce prince renommé jadis pour son talent de poète et de calligraphe renvoyait le messenger chargé d'une feuille blanche. Peu à peu, les communications avec la capitale se ralentirent ; le cycle des fêtes saisonnières continuait à tourner loin du prince qui jadis les dirigeait d'un coup d'éventail, et Genghi, abandonné sans vergogne aux tristesses de la solitude, aggravait sans cesse son mal d'yeux, car il n'avait plus honte de pleurer.

Deux ou trois d'entre ses anciennes maîtresses lui avaient proposé de venir partager son isolement plein de souvenirs. Les lettres les plus tendres émanaient de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent : c'était une ancienne concubine de moyenne naissance et de médiocre beauté ; elle avait fidèlement servi de dame d'honneur aux autres

épouses de Genghi, et, pendant dix-huit ans, elle avait aimé le prince sans jamais se lasser de souffrir. Il lui rendait de temps à autre des visites nocturnes, et ces rencontres, bien que rares comme des étoiles dans une nuit pluvieuse, avaient suffi à éclairer la pauvre vie de la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent. Ne se faisant d'illusions ni sur sa beauté, ni sur son esprit, ni sur sa naissance, la Dame, seule parmi tant de maîtresses, gardait à Genghi une douce reconnaissance, car elle ne trouvait pas tout naturel qu'il l'eût aimée.

Comme ses lettres restaient sans réponse, elle loua un modeste équipage et se fit conduire à la cabane du prince solitaire. Elle poussa timidement la porte faite d'un treillis de branchages ; elle s'agenouilla, avec un humble petit rire, pour s'excuser d'être là. C'était l'époque où Genghi reconnaissait encore le visage de ses visiteurs, quand ils s'approchaient de très près. Une rage amère le saisit devant cette femme qui réveillait en lui les plus poignants souvenirs des jours morts, moins par l'effet de sa propre présence que parce que ses manches restaient encore imprégnées du parfum dont se servaient ses femmes défuntes. Elle le suppliait tristement de la garder au moins comme servante. Impitoyable pour la première fois, il la chassa, mais elle avait conservé des amis parmi les quelques vieillards qui assuraient le service du prince, et ceux-ci parfois lui faisaient tenir des nouvelles. Cruelle à son tour pour la première fois de sa vie, elle surveillait de loin les progrès de la cécité de Genghi, comme une femme impatiente de rejoindre son amant attend la complète tombée du soir.

Lorsqu'elle le sut presque complètement aveugle, elle dépouilla ses vêtements de ville et endossa une robe courte et grossière comme en portent les jeunes paysannes ; elle natta ses cheveux à la façon des filles des champs ; et elle se chargea d'un ballot d'étoffes et de poteries comme on en vend aux foires de village. Ainsi affublée, elle se fit conduire à l'endroit où l'exilé volontaire habitait en compagnie des chevreuils et des paons de la forêt ; elle fit à pied la dernière partie du trajet, afin

que la boue et la fatigue l'aidassent à jouer son rôle. Les pluies tendres du printemps tombaient du ciel sur la terre molle, noyant les dernières lueurs du crépuscule : c'était l'heure où Genghi, enveloppé de sa stricte robe de moine, se promenait lentement le long du sentier d'où ses vieux serviteurs avaient soigneusement écarté le moindre caillou, pour l'empêcher de buter. Son visage vacant, désaffecté, terni par la cécité et les approches de l'âge, ressemblait à un miroir plombé où s'était jadis reflété de la beauté, et la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent n'eut pas besoin de feindre pour se mettre à pleurer.

Ce bruit de sanglots féminins fit tressaillir Genghi, qui s'orienta lentement du côté d'où venaient ces larmes.

— Qui es-tu, femme ? dit-il avec inquiétude.

— Je suis Ukifune, la fille du fermier So-Hei, dit la Dame en n'oubliant pas d'adopter l'accent du village. Je suis allée à la ville avec ma mère, pour acheter des étoffes et des marmites, car on me marie à la prochaine lune. Et voici que je me suis égarée dans les sentiers de la montagne, et je pleure, car j'ai peur des sangliers, des démons, du désir des hommes, et des fantômes des morts.

— Tu es toute trempée, jeune fille, dit le prince en posant la main sur son épaule.

Elle était en effet mouillée jusqu'aux os. Le contact de cette main si connue la fit tressaillir de la pointe de ses cheveux à l'orteil de son pied nu, mais Genghi put croire qu'elle grelottait de froid.

— Viens dans ma cabane, reprit le prince d'une voix engageante. Tu pourras te réchauffer à mon feu, bien qu'il contienne moins de charbons que de cendres.

La Dame le suivit, en prenant soin d'imiter la démarche niaise d'une paysanne. Tous deux s'accroupirent devant le feu presque mort. Genghi tendait ses mains vers la chaleur, mais la Dame dissimulait ses doigts, trop délicats pour une fille des champs.

— Je suis aveugle, soupira Genghi au bout d'un instant. Tu peux

sans scrupules ôter tes vêtements mouillés, jeune fille, et te chauffer nue devant mon feu.

La Dame ôta docilement sa robe de paysanne. Le feu rosissait son corps mince qui semblait taillé dans l'ambre le plus pâle. Soudain, Genghi murmura :

— Je t'ai trompée, jeune fille, car je ne suis pas encore complètement aveugle. Je te devine à travers un brouillard qui n'est peut-être que le halo de ta propre beauté. Laisse-moi poser la main sur ton bras, qui tremble encore.

C'est ainsi que la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent redevint la maîtresse du prince Genghi, qu'elle avait humblement aimé pendant plus de dix-huit ans. Elle n'oublia pas d'imiter les larmes et les timidités d'une jeune fille à son premier amour. Son corps était resté étonnamment jeune, et la vue du prince était trop faible pour distinguer ses quelques cheveux gris.

Quand leurs caresses eurent pris fin, la Dame s'agenouilla devant le prince et lui dit :

— Je t'ai trompé, Prince. Je suis bien Ukifune, la fille du fermier So-Hei, mais je ne me suis pas égarée dans la montagne ; la gloire du prince Genghi s'est répandue jusqu'au village, et je suis venue de mon plein gré, afin de découvrir l'amour dans tes bras.

Genghi se leva en chancelant, comme un pin qui vacille sous le choc de l'hiver et du vent. Il s'écria d'une voix sifflante :

— Malheur à toi, qui viens de me rappeler le souvenir de mon pire ennemi, le beau prince aux yeux vifs dont l'image me tient éveillé toutes les nuits... Va-t'en...

Et la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent s'éloigna, regrettant l'erreur qu'elle venait de commettre.

Pendant les semaines qui suivirent, Genghi resta seul. Il souffrait. Il s'apercevait avec découragement qu'il était encore engagé dans les

leurres de ce monde, et fort peu préparé aux dépouillements et aux renouvellements de l'autre vie. La visite de la fille du fermier So-Hei avait réveillé en lui le goût des créatures aux poignets étroits, aux longues poitrines coniques, au rire pathétique et docile. Depuis qu'il devenait aveugle, le sens du toucher demeurait son seul moyen de contact avec la beauté du monde, et les paysages où il était venu se réfugier ne lui dispensaient plus de consolations, car le bruit d'un ruisseau est plus monotone que la voix d'une femme, et les courbes des collines ou les mèches des nuages sont faites pour ceux qui voient, et planent trop loin de nous pour se laisser caresser.

Deux mois plus tard la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent fit une seconde tentative. Cette fois, elle s'habilla et se parfuma avec soin, mais elle prit garde que la coupe des étoffes eût quelque chose d'étriqué et de timide dans son élégance même, et que le parfum discret, mais banal, suggérât le manque d'imagination d'une jeune femme sortie d'un clan honorable de la province, et qui n'a jamais vu la cour.

Pour cette occasion, elle loua des porteurs et une chaise imposante, mais à laquelle manquaient les derniers perfectionnements de la ville. Elle s'arrangea pour n'arriver aux environs de la cabane de Genghi qu'à la nuit close. L'été l'avait devancée dans la montagne. Genghi, assis au pied de l'érable, écoutait les grillons chanter. Elle s'approcha de lui en dissimulant à demi son visage derrière un éventail et murmura avec confusion :

— Je suis Chujo, la femme de Sukazu, un noble de septième rang de la province de Yamato. Je suis partie en pèlerinage au temple d'Isé, mais un de mes porteurs vient de se fouler le pied, et je ne puis continuer ma route avant l'aurore. Indique-moi une cabane où je puisse loger sans crainte de calomnies et faire reposer mes serviteurs.

— Où une jeune femme est-elle plus à l'abri des calomnies que dans la maison d'un vieillard aveugle ? dit amèrement le prince. Ma cabane

est trop petite pour tes serviteurs qui s'installeront sous cet arbre, mais je te céderai l'unique matelas de mon ermitage.

Il se leva en tâtonnant pour lui montrer le chemin. Pas une fois il n'avait levé les yeux vers elle, et à ce signe elle reconnut qu'il était complètement aveugle.

Quand elle se fut étendue sur le matelas de feuilles sèches, Genghi vint reprendre son poste mélancolique sur le seuil de la cabane. Il était triste et ne savait même pas si cette jeune femme était belle.

La nuit était chaude et claire. La lune mettait une lueur sur le visage levé de l'aveugle, qui semblait sculpté dans du jade blanc. Au bout d'un long moment, la Dame quitta sa couche forestière et vint à son tour s'asseoir sur le seuil. Elle dit avec un soupir :

— La nuit est belle, et je n'ai pas sommeil. Permets-moi de chanter une des chansons dont mon cœur est plein.

Et, sans attendre la réponse, elle chanta une romance que le prince chérissait pour l'avoir entendue bien des fois jadis sur les lèvres de sa femme préférée, la princesse Violette. Genghi, troublé, se rapprocha insensiblement de l'inconnue :

— D'où viens-tu, jeune femme qui sais des chansons qu'on aimait dans ma jeunesse ? Harpe où se jouent des airs d'autrefois, laisse-moi passer la main sur tes cordes.

Et il lui caressa les cheveux. Après un instant, il demanda :

— Hélas, ton mari n'est-il pas plus beau et plus jeune que moi, jeune femme du pays de Yamato ?

— Mon mari est moins beau et paraît moins jeune, répondit simplement la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent.

Ainsi, la Dame devint sous un nouveau déguisement la maîtresse du prince Genghi, auquel elle avait appartenu autrefois. Au matin, elle l'aida à préparer une bouillie chaude, et le prince Genghi lui dit :

— Tu es habile et tendre, jeune femme, et je ne crois pas que même le prince Genghi, qui fut si heureux en amour, ait eu une maîtresse plus douce que toi.

— Je n'ai jamais entendu parler du prince Genghi, dit la Dame en secouant la tête.

— Quoi ? s'écria amèrement Genghi. A-t-il été si vite oublié ?

Et toute la journée, il resta sombre. La Dame comprit alors qu'elle venait de se tromper pour la seconde fois, mais Genghi ne parlait pas de la renvoyer, et il semblait heureux d'écouter le frôlement de sa robe de soie dans l'herbe.

L'automne arriva, changeant les arbres de la montagne en autant de fées vêtues de pourpre et d'or, mais destinées à mourir aux premiers froids. La Dame décrivait à Genghi ces bruns gris, ces bruns dorés, ces bruns mauves, en ayant soin de n'y faire allusion que par hasard, et chaque fois elle évitait de paraître trop ostensiblement lui porter secours. Elle ravissait continuellement Genghi par l'invention d'ingénieux colliers de fleurs, de plats raffinés à force de simplicité, de paroles nouvelles adaptées à de vieux airs touchants et blessés. Elle avait déjà déployé les mêmes charmes dans son pavillon de cinquième concubine où Genghi la visitait autrefois, mais, distrait par d'autres amours, il ne s'en était pas aperçu.

À la fin de l'automne, les fièvres montèrent des marécages. Les insectes pullulaient dans l'air infecté, et chaque respiration était comme une gorgée d'eau bue à une source empoisonnée. Genghi tomba malade et se coucha sur son lit de feuilles mortes en comprenant qu'il ne se relèverait plus. Il avait honte devant la Dame de sa faiblesse et des soins humiliants auxquels l'obligeait la maladie, mais cet homme qui toute sa vie avait cherché dans chaque expérience ce qu'elle avait à la fois de plus unique et de plus déchirant ne pouvait que goûter ce que cette intimité nouvelle et misérable ajoutait entre deux êtres aux étroites douceurs de l'amour.

Un matin où la Dame lui massait les jambes, Genghi se souleva sur le coude et, cherchant à tâtons les mains de la Dame, il murmura :

— Jeune femme qui soignes celui qui va mourir, je t'ai trompée. Je suis le prince Genghi.

— Lorsque je suis venue vers toi, je n'étais qu'une provinciale ignorante, dit la Dame, et je ne savais pas qui était le prince Genghi. Je sais maintenant qu'il a été le plus beau et le plus désiré d'entre les hommes, mais tu n'as pas besoin d'être le prince Genghi pour être aimé.

Genghi la remercia d'un sourire. Depuis que ses yeux se taisaient, on eût dit que son regard bougeait sur ses lèvres.

— Je vais mourir, fit-il péniblement. Je ne me plains pas d'un sort que je partage avec les fleurs, avec les insectes, avec les astres. Dans un univers où tout passe comme un songe, on s'en voudrait de durer toujours. Je ne me plains pas que les choses, les êtres, les cœurs soient périssables, puisqu'une part de leur beauté est faite de ce malheur. Ce qui m'afflige, c'est qu'ils soient uniques. Jadis, la certitude d'obtenir à chaque instant de ma vie une révélation qui ne se renouvellerait plus composait le plus clair de mes secrets plaisirs : maintenant, je meurs honteux comme un privilégié qui aurait assisté seul à une fête sublime qu'on ne donnera qu'une fois. Chers objets, vous n'avez plus pour témoin qu'un aveugle qui meurt... D'autres femmes fleuriront, aussi souriantes que celles que j'ai aimées, mais leur sourire sera différent, et le grain de beauté qui me passionnait se sera déplacé sur leur joue d'ambre de l'épaisseur d'un atome. D'autres cœurs se briseront sous le poids d'un insupportable amour, mais leurs larmes ne seront pas nos larmes. Des mains moites de désir continueront de se joindre sous les amandiers en fleur, mais la même pluie de pétales ne s'effeuille jamais deux fois sur le même bonheur humain. Ah, je me sens pareil à un homme emporté par une inondation, qui voudrait au moins trouver un coin de terre laissé à sec pour y déposer quelques lettres jaunies et quelques éventails aux nuances fanées... Que deviendras-tu, quand je ne serai plus là pour m'attendrir sur toi, Souvenir de la Princesse Bleue, ma première femme, à l'amour de qui je n'ai cru que le lendemain de sa

mort ? Et toi, Souvenir désolé de la Dame-du-Pavillon-des-Volubilis, qui mourut dans mes bras parce qu'une rivale jalouse avait tenu à être seule à m'aimer ? Et vous, Souvenirs insidieux de ma trop belle marâtre et de ma trop jeune épouse, qui se chargèrent de m'apprendre tour à tour ce qu'on souffre à être le complice ou la victime d'une infidélité ? Et toi, Souvenir subtil de la Dame Cigale-du-Jardin, qui se déroba par pudeur, de sorte que je dus me consoler auprès de son jeune frère, dont le visage enfantin reflétait quelques traits de ce timide sourire de femme ? Et toi, cher Souvenir de la Dame-de-la-Longue-Nuit, qui fut si douce, et qui consentit à n'être que la troisième dans ma maison et dans mon cœur ? Et toi, pauvre petit Souvenir pastoral de la fille du fermier So-Hei, qui n'aimait en moi que mon passé ? Et toi surtout, toi, Souvenir délicieux de la petite Chujo qui me masse en ce moment les pieds, et qui n'aura pas le temps d'être un souvenir ? Chujo, que j'aurais voulu rencontrer plus tôt dans ma vie, mais il est juste aussi qu'un fruit soit réservé pour l'arrière-automne...

Grisé de tristesse, il laissa retomber sa tête sur son dur oreiller. La Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent se pencha sur lui et murmura toute tremblante :

— N'y avait-il pas dans ton palais une autre femme, dont tu n'as pas prononcé le nom ? N'était-elle pas douce ? Ne s'appelait-elle pas la Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent ? Ah, souviens-toi...

Mais déjà les traits du prince Genghi avaient acquis cette sérénité qui n'est réservée qu'aux morts. La fin de toute douleur avait effacé de son visage toute trace de satiété ou d'amertume et semblait lui avoir persuadé à lui-même qu'il avait encore dix-huit ans. La Dame-du-village-des-fleurs-qui-tombent se jeta sur le sol en hurlant au mépris de toute retenue ; ses larmes salées dévastaient ses joues comme une pluie d'orage, et ses cheveux arrachés par poignées s'envolaient comme de la bourre de soie. Le seul nom que Genghi avait oublié, c'était précisément le sien.